**Edmond Deschaumes, *Le Pays des nègres blancs.*
Roman – Armand Dubarry, *Les Colons du Tanganika***

Maria Chiara Gnocchi

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/46312>

DOI : 10.4000/studifrancesi.46312

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2007

Pagination : 478-479

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Maria Chiara Gnocchi, « Edmond Deschaumes, *Le Pays des nègres blancs. Roman* – Armand Dubarry, *Les Colons du Tanganika* », *Studi Francesi* [En ligne], 152 (LI | II) | 2007, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 24 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/46312> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.46312>

Ce document a été généré automatiquement le 24 novembre 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Edmond Deschaumes, *Le Pays des nègres blancs*. Roman – Armand Dubarry, *Les Colons du Tanganika*

Maria Chiara Gnocchi

RÉFÉRENCE

EDMOND DESCHAUMES, *Le Pays des nègres blancs*. Roman, présentation de J.-M. SEILLAN, Paris, L'Harmattan, «Autrement mêmes», 2005, pp. xxxvi, 199.

ARMAND DUBARRY, *Les Colons du Tanganika*, présentation de J.-M. SEILLAN, Paris, L'Harmattan, «Autrement mêmes», 2006, pp. xxxiv, 224.

- 1 Qu'une maison d'édition comme L'Harmattan, dont le rôle est crucial dans le domaine de la diffusion des littératures francophones extra-européennes et postcoloniales, accorde tant d'attention, surtout par le biais de la collection «Autrement mêmes», à la littérature coloniale produite en métropole, est un fait dont il faut se réjouir. Les littératures francophones semblent présenter une anomalie selon laquelle elles naissent déjà à un état de maturité, anomalie qu'il s'agit de discuter car une analyse plus poussée prouve son caractère factice. Autrement dit, il faudrait commencer à restituer aux écrivains francophones de l'après-guerre tout un arrière-plan sur lequel la critique a pris l'habitude de faire l'impasse, mais qui paraît indispensable pour la compréhension de ce qui suit. Parmi les auteurs qu'il faudrait redécouvrir figurent les romanciers coloniaux de la fin du XIX^e siècle – quelque paradoxal que cela puisse paraître, et quelle que soit ce qu'on appelle la «valeur littéraire» de leurs écrits (concept discutable, par ailleurs, que celui de la «valeur», et fort heureusement discuté). C'est dans le champ littéraire colonial que se créent les *topoi*, les images, les clichés qu'il reviendra aux postcoloniaux d'infléchir et, plus souvent encore, de contrecarrer. C'est à travers le voile des romans d'aventures africaines, œuvre, dans plus d'un cas, d'auteurs n'ayant jamais mis le pied en Afrique, que l'Europe toute

entière imagine, pendant des décennies et des décennies, le «continent mystérieux». C'est cette topographie, cette «géographie symbolique» que les auteurs des indépendances devront avant tout affronter. On risque de mal déchiffrer leurs réactions, si on ne les conçoit pas en tant que telles.

- 2 Jean-Marie Seillan a consacré une grande partie de sa carrière académique à l'étude du roman colonial. L'auteur d'*Aux sources du roman colonial. L'Afrique à la fin du XIX^e siècle* (Karthala, 2006) présente, pour la collection «Autrement mêmes» de L'Harmattan, deux romans d'aventures africaines pour ainsi dire spéculaires. Le premier, *Le Pays des nègres blancs* d'Edmond Deschaumes, réédité en 2005 et paru la première fois en 1893, est une apologie de la colonisation et de la colonisation française en particulier. Le protagoniste du récit est Louis Chevrillon, parti à l'aventure dans le continent noir pour fuir l'«horizon étroit» européen et ses propres chagrins d'amour. Tous les clichés du roman colonial pointent entre les lignes: les «civilisés» français luttent d'abord contre la nature sauvage des lieux, qui voudrait repousser leur incursion, puis contre les méchants négriers arabes qui pillent les villages des Noirs; ils découvrent ensuite des mines d'or que les indigènes n'avaient su mettre en valeur, etc. Comme il arrive souvent dans les textes littéraires ou pseudo-littéraires liés aux conquêtes d'outre-mer, l'Afrique devient le lieu de la confrontation non seulement entre les Français et les indigènes, mais aussi entre les Français et d'autres colonisateurs, représentants d'autres pays européens. Ainsi, la narration d'Edmond Deschaumes est-elle animée par des sentiments nationalistes et anglophobes qui caractérisent, à l'époque de la parution du livre, de larges pans de la population. Le couple d'aventuriers Louis Chevrillon, français, et Sir John Kewerley, anglo-saxon, redouble le bien plus célèbre couple formé par Pierre Savorgnan de Brazza et Henri Morton Stanley, en compétition directe, à la fin du XIX^e siècle, dans les terres qui deviendront par la suite le Congo français et le Congo belge (américain d'origines galloises, Stanley explore l'Afrique centrale pour le compte de Leopold II, roi des Belges). Occultant de manière systématique toute présence belge *in loco*, Deschaumes centre son roman sur l'opposition entre les Français et les Anglo-saxons (opposition intra-européenne), puis sur la confrontation, moins hostile somme toute, entre les Européens et les indigènes africains (opposition extra-européenne). Le dénouement des aventures est des plus typiques: abandonné par la jeune femme européenne dont il espérait conquérir les grâces, Chevrillon retourne en Afrique, où il est élu roi des N'Bagous: «Ainsi, pendant que l'Américain avait échoué par cupidité, avec de puissants moyens et de grandes ressources, un Français dénué de tout avait obtenu des résultats superbes par la loyauté de sa conduite et par la prudence de tous ses actes» (p. 176).
- 3 Si *Le Pays des nègres blancs* témoigne «d'une allègre confiance dans les possibilités de développement économique du continent et dans l'avenir de la colonisation française», *Les Colons du Tanganika* «constitue en quelque sorte le volet afro-pessimiste du diptyque, la vision accablante d'un monde livré à une violence incoercible et déclaré impénétrable à toute culture occidentale» (*Colons*, p. vii). Publié en 1884, au moment même où Jules Ferry énonce les principes de la doctrine coloniale française, le récit d'Armand Dubarry tend à démontrer l'impossibilité de toute implantation durable en Afrique. Les dix Français rassemblés par le protagoniste, Jacques Delorme, sont convaincus qu'ils doivent, en tant que «fortunés de la terre», porter «la lumière dans les ténèbres humaines» (p. 9). Leurs principes laïcs et humanitaires, doublés d'une logique de développement économique censée être capable d'améliorer la condition des

hommes, se heurtent, en Afrique, à une sauvagerie qui refuse toute greffe culturelle occidentale. Insatiablement affamée outre que sauvage, la femme-Afrique risque inversement d'engloutir les civilisés européens, s'ils ne s'empressent de quitter son sol. Dans ce texte pourtant anglophobe, la leçon de Hobbes l'emporte sur celle de Rousseau: «L'état de nature existe bien, mais c'est celui de la sauvagerie. *Homo homini lupus*» (p. xxvi).

- 4 Ni *Le Pays des nègres blancs* ni *Les Colons du Tanganika* ne sont des chefs-d'œuvre, et on comprend pourquoi l'histoire littéraire n'a pas retenu les noms de leurs auteurs. Ceci dit, tous ceux qui ont étudié les récits coloniaux ne cessent de répéter qu'il est inutile «de s'adresser aux écrivains trônant au Panthéon littéraire pour découvrir comment l'imaginaire français a construit ses représentations mentales de l'Afrique» (p. vii).
- 5 Les *minores* ont façonné l'imaginaire de générations entières de lecteurs, et Jean-Marie Seillan nous enseigne qu'il vaut la peine, de temps en temps, d'abandonner la chasse aux perles pour comprendre comment sont nées et se sont consolidées les idées des... «animaux» que nous sommes.